

PRISE DE PAROLE DE PHILIPPE MAHOUX

EN HOMMAGE À EMILE SERVAIS

Je voudrais évoquer ici l'engagement d'Emile Servais à travers un certain nombre d'actions que nous avons eu l'occasion de développer ensemble dans la sphère associative.

En effet, si Emile avait construit un énorme savoir sur le monde social, sur son fonctionnement, ses enjeux, ses pratiques, il était de ces intellectuels qui engagent leur savoir dans l'action.

Et dans ce registre, je voudrais évoquer d'abord une série de projets progressistes que nous avons créés et développés dans un esprit pluraliste.

Nous avons en effet œuvré à plusieurs projets progressistes dont la force reposait aussi sur la capacité de chacun à dépasser les frontières de ce qu'il est convenu d'appeler les piliers.

Nous avons eu ainsi l'occasion de conduire ensemble, dans nos rôles respectifs, des projets de formation, d'information, d'intervention, de recherche – je pense à RTA, CanalC, Lire et Ecrire.

Nous avons là tout un spectre de projets associatifs qui trouvent leur sens dans la volonté de permettre aux travailleurs, aux demandeurs d'emploi, aux citoyens, de construire les conditions d'une création éclairée de leur existence. Et si c'est bien de liberté et de création qu'il s'agit, la dimension d'égalité était aussi centrale : la liberté de se construire comme sujet libre n'est pas également répartie dans le monde social, nous ne le savons que trop bien.

Et puisque Pierre Bourdieu a beaucoup inspiré les recherches et les interventions d'Emile, c'est à lui que je me référerai pour dire que nous avons au travers de tous ces projets essayé de permettre à des équipes d'agir en écrivains publics, c'est-à-dire de « faire accéder à l'espace public les paroles privées de ceux qui sont privés de parole publique. »

Mais travailler de manière pluraliste n'est pas toujours simple. Alain Touraine, que nous avons invité ensemble, avec l'administration de la Culture, en 2006, évoque la nécessité, pour se construire comme sujet libre, de ne « s'identifier totalement à aucune activité, aucune appartenance, aucune relation sociale ».

S'il appartient à chacun de mener un tel travail de prise de distance, le vécu collectif dans des groupes réunissant des acteurs à intérêts différents et parfois divergents est certainement facilité par des personnalités capables de se déplacer dans le champ de ces intérêts, de jouer les intermédiaires et les facilitateurs, de faire circuler des paroles audibles par tous. Emile excellait dans ce qui est une véritable discipline de l'esprit.

Je voudrais aussi dire que les actions qui nous réunissaient, ne serait-ce même qu'indirectement, n'étaient pas limitées à la sphère associative.

Une société a certes besoin de création, de manières nouvelles d'écouter les besoins sociaux ; elle a aussi besoin d'un cadre qui la fait tenir et en premier lieu de services publics.

C'est pour moi l'occasion d'évoquer l'action si importante qui a été la sienne dans l'administration de ce qui était à l'époque la Région wallonne (la Wallonie aujourd'hui).

Il en a été un haut fonctionnaire qui jouissait de toute la confiance de ses collègues et de ses supérieurs.

Nous savons qu'Emile a été un des fondateurs de l'analyse institutionnelle en Fédération Wallonie Bruxelles dès les années 60 ; son action dans le Groupe d'Analyse Culturelle et de Pédagogie Institutionnelle (le GACPI) en témoigne.

L'analyse institutionnelle conduit les institutions à réfléchir sur elles-mêmes, parfois au départ de critiques impitoyables. Emile s'y employait notamment dans la collection d'analyse institutionnelle qu'il dirigeait avec Jean Blairon, dans le cadre de RTA.

Mais là encore, réfléchir ou analyser n'est pas suffisant : les institutions, parfois si décriées aujourd'hui, il faut les faire vivre, il faut les conduire en référence à la culture qui est la leur, à la visée qui les caractérise, qui est d'incarner l'intérêt général et, finalement, un modèle de société qui accorde à l'égalité, à la participation, à la redistribution, une place centrale.

Lorsqu'Elio Di Rupo et François Martou ont lancé les « Assises de l'égalité », que j'ai eu le plaisir de co-présider à Namur avec André Boulvin et Georges Gilkinet, Emile en était, bien évidemment et il nous a aidés à réfléchir au rôle que pouvaient jouer les nouvelles formes de rémunération dans le monde du travail et à nous interroger sur les fausses évidences de ce qu'on appelait « la société de la compétence ».

La pensée qui rencontre et soutient l'action ; l'action qui donne à l'exercice intellectuel sa légitimité et sa raison d'être, voilà en somme la double aventure dans laquelle nous sommes engagés.

Mais je ne voudrais pas omettre une dernière dimension si importante dans ce que j'ai vécu aux côtés d'Emile : l'humour, l'art de la rencontre, l'amitié.

La prétention ou les prétentions de certains pouvaient déclencher chez Emile une critique enjouée, si ce n'est une hilarité contagieuse. Ce n'était cependant jamais une ironie destructrice.

Sa légendaire modestie lui interdisait le jugement méprisant.

Et c'est finalement en évoquant son art de l'amitié que je voudrais conclure.

Pierre Bourdieu a eu quelques belles phrases sur l'amour et l'amitié ; il leur reconnaissait le pouvoir de suspendre les rapports de force, par la reconnaissance mutuelle que s'octroient les amis et le désintéressement qui régite leurs relations.

L'action progressiste et pluraliste n'est jamais si forte que lorsqu'elle s'enracine dans ce type de respect et y trouve plaisir à s'exercer. Il nous appartient, je pense, de ne pas l'oublier et de travailler à l'entretenir.